

vous être donné. Les comités séparatistes se sont déjà réunis et ils ont décidé qu'ils feraient appel à votre dévouement.

Le général n'en revenait pas et il demanda d'une voix que l'émotion étranglait :

—Comment le savez-vous ?

—Parbleu ! je le sais, parce que c'est moi qui suis chargé de vous prévenir.

Pour le coup, M. Mendès ouvrit de grands yeux.

—Vous !

—Oui, moi ; mais cela paraît vous surprendre ?

—En effet, je me demande comment il se fait qu'on ait pris un étranger pour intermédiaire.

Pierre Miquet prit aussitôt une physionomie attristée.

—Alors, murmura-t-il, pour vous, je suis un étranger ?

Et sa voix s'était faite émue, attristée.

Le général lui saisit les mains.

—Que dites-vous là ? s'exclama-t-il : un étranger ! non, mon bon ami, vous êtes presque mon fils, et j'ai confiance en ce que vous me dites.

—Vous avez raison de me croire, répondit le misérable d'un ton pénétré, et vous avez raison de m'appeler votre fils ; car c'est le bruit de mon mariage avec Mlle Merced qui m'a valu la confiance des comités.

—C'est providentiel ! murmura M. Mendès, abasourdi.

Miquet l'examinait à la dérobée pour voir si le doute ne se cachait pas sous cette exclamation. Non, le général était bien convaincu de sa sincérité.

Alors, estimant qu'il était temps de frapper le grand coup, il demanda d'un air mystérieux :

—Savez-vous ce que j'ai là, dans mon portefeuille, avec mission de le remettre entre vos mains ?

—Non... je ne devine pas...

—Eh bien ! j'ai vingt mille piastres que les comités vous prient d'accepter pour user au mieux des intérêts de la cause.

—Vingt mille piastres !

La somme était forte, en effet, et le bon général crut un moment avoir mal entendu.

—Vingt mille piastres ! répéta-t-il... c'est bien vrai ?

Miquet ne put retenir un sourire.

—Puisque je vous dis que je les ai là, sur moi, répondit-il... d'ailleurs...

Il fouilla dans sa poche, il prit dans son portefeuille une liasse de banknotes qu'il tendit à M. Mendès.

Celui-ci hésitait à les prendre ; son visage était devenu rouge comme une pivoine et un petit tremblement nerveux agitait ses lèvres.

—Faut-il que je vous fasse un reçu ? demanda-t-il.

L'ingénieur eut un geste de désinvolture superbe.

—On ne m'en a pas réclamé, répondit-il, pourquoi voulez-vous que j'agisse autrement vis-à-vis de vous ?

L'ébahissement du général allait croissant.

—D'ailleurs, ajouta Pierre Miquet, ces premières piastres ne sont qu'un premier versement, pour préparer vos moyens d'agir ; la caisse des comités, m'a-t-on dit, est pleine jusqu'aux bords et toutes les sommes qu'il vous faudra vous seront fournies à l'heure où vous en aurez besoin.

Du coin de l'œil, tout en parlant, Miquet surveillait le général et il constata, non sans une vive satisfaction, le rayonnement qui illuminait le visage du vieillard, tandis qu'il serrait soigneusement dans son portefeuille la liasse de banknotes qui venait de lui être remise.

Non pas qu'il songeât à profiter de cet argent pour lui-même et sa famille ; mais tout réalisait le rêve politique qui était cher et qui le hantait depuis longtemps, cette ouverture le tirait d'une situation désespérée ; en lui-même il ne pouvait s'empêcher de remercier la Providence qui faisait si justement coïncider ce mouvement du parti séparatiste avec le besoin pressant dans lequel il se trouvait.

Cependant, comme c'était une nature foncièrement honnête, il eut un scrupule.

—Il est probable, balbutia-t-il, que mon traitement officiel va être supprimé...

—Les comités l'entendent bien ainsi, riposta Pierre Miquet avec chaleur... il serait indigne

du parti séparatiste que son chef acceptât quoique ce fut de ce gouvernement misérable et vous êtes autorisé à prélever sur ces vingt mille piastres le double de votre traitement actuel.

Le général secoua la tête.

—Non, dit-il, je me contenterai de ce que j'ai actuellement : ce sera juste ; autrement ce serait de la spéculation.

—A votre fantaisie, mon cher monsieur.

Tout à l'important sujet qui les occupait, les deux causeurs ne remarquaient pas que des groupes nombreux s'étaient formés sur la place de la Cathédrale et que ces groupes les examinaient avec une attention toute particulière, semblant attendre quelque chose.

Sans doute Pierre Miquet le remarqua-t-il, car prétextant d'un rendez-vous important avec l'ingénieur divisionnaire, il prit congé du général et s'éloigna rapidement.

Aussitôt, plusieurs individus se détachèrent des groupes et vinrent saluer M. Mendès y Tendura, tout surpris.

C'est que l'article de l'*Éclairneur* avait fait son chemin : sous les ordres de Jackson, on avait fait un tirage exceptionnel, des exemplaires, en nombre considérable, avaient été distribués partout graduellement et les partisans de la séparation des États s'étaient laissés prendre à cette amorce habilement jetée pendant que le général bavardait avec Miquet, en face des bureaux du journal.

Une seconde édition avait été lancée, dans laquelle l'article avait été remanié et appuyait d'une manière plus positive sur le rôle de l'honnête et énergique soldat, dont le nom était si populaire d'un bout à l'autre de l'État de Panama.

En sorte que des curieux et des exaltés étaient sortis de leur maison pour aller s'informer à l'*Éclairneur*.

Et, pendant qu'il discutait avec Pierre Miquet, le général ne se doutait pas que ces mêmes garçons qu'il avait si mal accommodés tout à l'heure, le désignaient tout bas aux questionneurs en disant, selon les instructions de M. Pitt :

—Oui, le général Mendès y Tendura est d'accord avec nous ; il sort de nos bureaux où il a eu, ce matin, le plus sérieux entretien avec notre rédacteur en chef ; si ce n'est pas lui qui a rédigé l'article, nous pouvons, tout au moins, affirmer qu'il en a corrigé les épreuves... d'ailleurs, regardez là-bas, en face, près de la cathédrale, et voyez comme l'honorable général cause avec animation...

Et une foule d'autres cancas diversifiés selon l'esprit des donneurs de renseignements.

Et le mouvement annoncé par Pierre Miquet, lequel n'avait d'autre base que l'article imprimé par l'*Éclairneur*, commença effectivement à se produire ; les esprits s'échauffaient et les idées de révolution fermentaient.

En quelques heures, les séparatistes de Panama qui, la veille, ne songeaient aucunement à se remuer avaient envisagé très sérieusement la perspective d'un bouleversement politique.

Les émissaires de la banque "Schmidt Jackson and Co" n'étaient, bien entendu, pas restés inactifs, et toute la population des faubourgs, tourbe de gens n'ayant rien à perdre et espérant tout gagner au désordre, s'était mise en branle.

En sorte que le brûlot lancé par Pierre Miquet avait produit beaucoup plus d'effet et surtout avait agi avec une bien plus grande rapidité que l'ingénieur lui-même ne l'avait supposé.

Non seulement la nouvelle s'était répandue dans Panama, mais des ballots de l'*Éclairneur* avaient déjà inondé Colon et il en avait été jeté, en route, à toutes les stations du chemin de fer.

Quand Pierre Miquet quitta le général, le premier mouvement de celui-ci avait été de retourner à la villa *Santa Virgen*, auprès de sa femme et de sa fille, pour les rassurer et les mettre au courant de ce qui se passait.

Mais il comptait sans le bruit fait autour de son nom ; il fut immédiatement entouré par une vingtaine d'individus qui proposèrent de se rendre à la grande taverne de San Pablo, où l'on organiserait un meeting.

Bon gré, malgré, il fallut que le général se prêtât au désir de ces gens-là qui, criant et vociférant, l'emportèrent presque en triomphe.

Les groupes se précipitèrent à la suite, formant une petite armée qui allait se grossissant des passants, de flâneurs, des curieux, même des commerçants ; une manifestation politique n'était-elle pas plus intéressante que toutes les autres affaires !

Et le général, porté sur les épaules de ses partisans si subitement déclarés, fut obligé, depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à sept heures du soir, de prononcer une dizaine de discours, applaudis avec un bruit infernal et arrosés d'une quantité formidable de whisky, d'aguardiente et d'anisado.

Enfin, à sept heures, quand on eut bien bu et bien braillé, on lui accorda la liberté d'aller dîner en famille, mais il dut promettre de revenir au plus tôt pour satisfaire l'enthousiasme des ouvriers et employés, libres seulement le soir.

Ainsi se passa le premier acte d'un drame dont le père de Merced semblait avoir la direction, auquel il ne songeait pas vingt-quatre heures auparavant et dans lequel, en réalité, il ne jouait qu'un rôle de marionnette.

Et, cette nuit là, les vingt mille piastres de M. Jackson furent un tant soit peu écornées pour le bien de la cause et la grande satisfaction des gossiers des séparatistes altérés.

XVIII.—OU CEUX QUI CHERCHAIENT DOLORÈS, LA RETROUVENT.

La cloche de l'hôpital de Panama sonnait un glas funèbre.

On venait de transporter à la chapelle le cercueil dans lequel dormait de l'éternel sommeil l'abbé Rigal, mort après deux jours d'agonie épouvantable : telle avait été la conséquence des soins assidus dont l'avait entouré Pierre Miquet.

Un fourgon attendait dans la cour, prêt à conduire à la gare, après le service, le corps qui devait être embarqué à Colon, à destination de Marseille : ainsi le demandait le défunt dans le testament qu'il avait préparé dès le lendemain de son débarquement sur cette terre au climat meurtrier.

Il avait fait le sacrifice de sa vie ; mais en quittant la France il avait promis à ceux qui l'aimaient et dont il se séparait pour toujours, peut-être, qu'il ne leur refuserait pas la satisfaction de venir prier sur sa tombe.

Quoi de plus terrible, en effet, que d'apprendre la mort lointaine d'un être qui vous est cher ? quoi de plus triste, que de le savoir reposant là-bas, dans une terre inconnue, où nulle main amie ne viendra déposer sur sa tombe la fleur du souvenir ?

L'aumônier célébrait le Saint Sacrifice en présence de quelques malades convalescents et des sœurs de charité qui avaient tenu à donner au défunt, par leur présence, un dernier témoignage de sympathie et de vénération.

Mme Mendès y Tendura, sa fille et le général, très affectés, assistaient à cette triste cérémonie : Merced, le visage caché dans les mains, pleurait avec abondance la mort de cet homme de bien vers lequel, tout de suite, son cœur avait été entraîné, et qui les avait entourés, elle et sa mère, durant la traversée, de soins si touchants.

À côté d'eux, l'ingénieur Miquet, debout, la tête penchée sur la poitrine, écoutait le service divin, immobilisé dans sa douleur.

Derrière ce groupe, à demi caché dans l'ombre d'un pilier, un homme était agenouillé sur les dalles.

Il portait le costume un peu grossier d'un contre-maître de chantier ; ses mains, croisées, dans l'abandon de la douleur, étaient, bien que brûlées par le soleil, fines et distinguées, et ses pieds chaussés de grosses bottes, avaient cependant une élégance qui dénotait la race.

Sur son visage bruni, deux ruisseaux de larmes coulaient silencieusement, et dans ses yeux, qui ne quittaient point le modeste cercueil, on lisait le regret poignant de celui qu'ils ne verraient plus jamais.

Cependant l'office était terminé, et, lentement, la famille Mendès gagnait la porte de la chapelle ; Pierre Miquet l'avait précédée au dehors, afin de veiller lui-même aux préparatifs du départ.